

# Rêve intermittent d'une nuit triste

Ô champs paternels hérissés de charmilles  
Où glissent le soir des flots de jeunes filles !

Ô frais pâturage où de limpides eaux  
Font bondir la chèvre et chanter les roseaux !

Ô terre natale, à votre nom que j'aime,  
Mon âme s'en va toute hors d'elle-même,

Mon âme se prend à chanter sans effort,  
À pleurer aussi, tant mon amour est fort !

J'ai vécu d'aimer, j'ai donc vécu de larmes ;  
Et voilà pourquoi mes pleurs eurent leurs charmes ;

Voilà, mon pays, n'en ayant pu mourir,  
Pourquoi j'aime encore au risque de souffrir ;

Voilà, mon berceau, ma colline enchantée  
Dont j'ai tant foulé la robe veloutée,

Pourquoi je m'envole à vos bleus horizons,  
Rasant les flots d'or des pliantes moissons,

La vache mugit sur votre pente douce,  
Tant elle a d'herbage et d'odorante mousse,

Et comme au repos appelant le passant,  
Le suit d'un regard humide et caressant.

Jamais les bergers pour leurs brebis errantes  
N'ont trouvé tant d'eau qu'à vos sources courantes.

J'y rampai débile en mes plus jeunes mois,  
Et je devins rose au souffle de vos bois.

Les bruns laboureurs m'asseyaient dans la plaine  
Où les blés nouveaux nourrissaient mon haleine.

Albertine aussi, sœur des blancs papillons,  
Poursuivait les fleurs dans les mêmes sillons.

.....  
.....  
.....

Ô patrie absente ! Ô fécondes campagnes  
Où vinrent s'asseoir les ferventes Espagnes.

Antiques noyers, vrais maîtres de ces lieux,  
Qui versez tant d'ombre où dorment nos aïeux !

Échos tout vibrants de la voix de mon père,  
Qui chantait pour tous : « Espère, espère, espère ! »

Je vous enverrai ma vive et blonde enfant  
Qui rit quand elle a ses blonds cheveux au vent.

Parmi les enfants nés à votre mamelle,  
Vous n'en avez pas qui soit si charmant qu'elle !

Un vieillard a dit en regardant ses yeux :  
« Il faut que sa mère ait vu ce rêve aux cieux ! »

En la soulevant par ses blanches aisselles,  
J'ai cru bien souvent que j'y sentais des ailes.

Ce fruit de mon âme, à cultiver si doux,  
S'il faut le céder, ce ne sera qu'à vous.

Du lait qui vous vient d'une source divine  
Gonflez le cœur pur de cette frêle ondine,

Le lait jaillissant d'un sol vierge et fleuri  
Lui paîra le mien qui fut triste et tari.

Pour voiler son front qu'une flamme environne  
Ouvrez vos bluets en signe de couronne :

Des pieds si petits n'écrasent pas les fleurs,  
Et son innocence a toutes leurs couleurs.

Un soir, près de l'eau, des femmes l'ont bénie,  
Et mon cœur profond soupira d'harmonie...

Vers vos nids chanteurs laissez-la donc aller :  
L'enfant sait déjà qu'ils naissent pour voler.

Déjà son esprit, prenant goût au silence,  
Monte où sans appui l'alouette s'élançe,

Et s'isole et nage au fond du lac d'azur  
Et puis redescend le gosier plein d'air pur.

Que de l'oiseau gris l'hymne haute et pieuse  
Rende à tout jamais son âme harmonieuse !

Que vos ruisseaux clairs, dont les bruits m'ont parlé,  
Humectent sa voix d'un long rythme perlé !

Avant de gagner sa couche de fougère,  
Laissez-la courir, curieuse et légère,

Au bois où la lune épanche ses lueurs  
Dans l'arbre qui tremble inondé de ses pleurs,

Afin qu'en dormant sous vos images vertes  
Ses grâces d'enfant en soient toutes couvertes.

Des rideaux mouvants la chaste profondeur  
Maintiendra l'air pur alentour de son cœur,

Et s'il n'est plus là, pour jouer avec elle,  
De jeune Albertine à sa trace fidèle

Vis à vis les fleurs qu'un rien fait tressaillir  
Elle ira danser, sans jamais les cueillir,

Croyant que les fleurs ont aussi leurs familles  
Et savent pleurer comme les jeunes filles.

Sans piquer son front, vos abeilles là-bas  
L'instruiront, rêveuse, à mesurer ses pas ;

Car l'insecte armé d'une lourde cymbale  
Donne à la pensée une césure égale.

Ainsi s'en ira, calme et libre et content  
Ce filet d'eau vive au bonheur qui l'attend ;

Et d'un chêne creux la Madone oubliée  
La regardera dans l'herbe agenouillée.

Quand je la berçais, doux poids, de mes genoux,  
Mon chant, mes baisers, tout lui parlait de vous ;

Ô champs paternels hérissés de charmilles  
Où glissent, le soir, des flots de jeunes filles,

Que ma fille monte à vos flancs ronds et verts,  
Et soyez béni, doux point de l'Univers !

Marceline DESBORDES-VALMORE.

Recueilli dans *Poètes de la famille*, Casterman, s. d.

[www.biblisem.net](http://www.biblisem.net)